

FOCUS

“C'est de la haute couture que m'a proposée Christian”

Qu'est ce que l'exercice du solo pour une danseuse, comment découvrir mieux une personnalité ? Quelle rencontre plus intime que celle d'un chorégraphe et d'un interprète au plateau ? C'est ce que nous racontent ici Julie Guibert, à propos de *b.c, janvier 1545, fontainebleau* de Christian Rizzo.

La rencontre du chorégraphe et de son interprète remonte au Ballet de l'Opéra de Lyon en 2004. D'emblée, il remarque la danseuse et souligne son "incroyable intelligence du plateau". Il lui offre un solo créé sur-mesure, tout en pudeur et retenue.

Pourquoi avez-vous accepté d'interpréter ce solo ?

J'ai accepté la proposition de Christian Rizzo pour des raisons très personnelles. J'étais à une période de ma vie où je n'avais plus envie de dire "on" ou "nous". J'ai voulu m'éloigner du travail de groupe et pouvoir dire "je", seule en scène. Ce n'est pas de l'égoïsme, mais un choix assumé de travailler sur l'intime. Le solo est l'aboutissement d'une relation privilégiée avec le chorégraphe. C'est vraiment de la haute couture que m'a proposée Christian, une chorégraphie taillée à même mon corps.

Comment s'est déroulée la préparation du spectacle ?

L'écriture du ballet s'est faite très rapidement, en cinq jours. Puis les répétitions ont commencé. Christian et moi avons travaillé ensemble tout le temps. On a élaboré une phrase qui revient trois fois au cours du ballet, comme une boucle déployée dans l'espace. La première coupure permet à Christian d'enlever les bougies qui éclairent le plateau, puis grâce à la deuxième séquence, l'espace au sol est dégagé. Enfin, dans un dernier mouvement, l'espace se vide

totalemment. Il s'agit de fabriquer un espace et finir par ne laisser qu'un corps sur scène.

N'est-ce pas effrayant de se retrouver seule sur scène pendant une heure et de savoir que tout le spectacle repose sur vous ?

Au début, j'étais assez angoissée à l'idée d'être seule sur scène d'autant plus que l'espace est changeant et la lumière incertaine. Sans compter sur le fait que je danse exclusivement en talons aiguilles. C'est très vertigineux et je suis sans cesse en train de rattraper des chutes, mais ça ne se voit pas ! À présent, ces chaussures sont devenues mon sol, je ne pourrais pas faire les mêmes mouvements sans elles, ça n'aurait plus la même intensité.

Que vous a apporté le travail avec Christian Rizzo ?

J'ai l'impression d'avoir enrichi mon répertoire. Avant ma rencontre avec Christian, j'étais dans la virtuosité et le souci de performance. J'ai fait tellement de danses expressives que le travail avec Christian est une respiration dans mon parcours, sans pour autant être une pause. C'est totalement différent. Un autre univers. Désormais je ne suis plus dans le pur mouvement physique, mais j'ai réussi à apprivoiser l'immobilité, le silence. La pièce tourne beaucoup autour du vide. Je fais dans la retenue. J'ai 37 ans, je suis dans le dernier quart de ma vie de danseuse ! Je préfère laisser l'agitation et les éclats de jeunesse pour me concentrer sur des choses très subtiles. C'est un cheminement de la maturité. Mais j'aime entretenir un parcours hétéroclite, faire de grands "étirements" entre Maliphant et Rizzo.



© Christian Rizzo



© Marc Damage



© Marc Damage

Bio

Elève pendant plus de sept ans de l'école privée de Madame Petrova à Lyon, Julie Guibert commence sa carrière à Vaulx-en-Velin en 1991 dans la compagnie Maryse Delente, qu'elle suivra en 1995 au Ballet du Nord à Roubaix quand celle-ci en prend la direction. De 1998 à 2003, elle danse au sein du Ballet Cullberg à Stockholm dirigé par Mats Ek, et interprète entre autres les pièces du répertoire *Giselle*, *Le Lac des Cygnes*, ou *La Belle au bois dormant*. De 2003 à 2006, elle danse pour le Ballet de l'Opéra de Lyon, et travaille avec W. Forsythe, T. Brown, M. Marin et R. Maliphant. La rencontre avec Christian Rizzo a lieu pour la création de *b.c, janvier 1545, fontainebleau*, créée au festival de Montpellier en 2007. La même année, invitée pour le *Sujet à vif* du festival d'Avignon, elle joue le solo *Devant l'arrière-pays* de Slijn Celis. En 2009, elle participe à la création de *Ciao Bella* d'Herman Diephuis et cette année, travaille avec R. Siegal sur *Glossopoiëa*. **Eléna Despatureaux**

On a souvent critiqué le travail de Christian Rizzo, assimilé à de la non-danse. *b.c, janvier 1545, fontainebleau* s'ouvre sur vingt minutes de silence. Ne craignez-vous pas d'ennuyer le spectateur, de perdre son attention ?

Je dirais que c'est un univers particulier et qu'il faut prendre le temps de le découvrir. Je vais prendre une image : si on regardait un arbre pousser, on s'endormirait. Or, c'est beau, c'est la vie ! La danse de Rizzo est faite pour la contemplation. Tout y participe : du décor épuré de la boîte blanche jusqu'au silence qui appelle à la retenue. D'ailleurs, Rizzo aime faire des références à la peinture et à la sculpture avec la mise en espace d'un objet. On n'est pas dans une énergie qui permet la virtuosité ; mais dans un geste continu, dans la lenteur. Une énergie intériorisée, pourrait-on dire.

b.c, janvier 1545, fontainebleau est jouée depuis 2007 et exportée à l'étranger. Y a-t-il eu des évolutions ?

Il y a eu énormément de changements depuis quatre ans. D'un soir à l'autre, s'opèrent des variantes dans la

chorégraphie mais aussi dans la manière que j'ai d'appréhender mon corps. A chaque représentation, je gagne en distance et maturité. Je suis beaucoup moins effrayée à l'idée d'être seule sur scène. En fait, j'ai compris que je n'étais pas seule sur scène. Je me sens très accompagnée par Christian Rizzo et Caty Olive (pour la lumière). Ce solo est, en réalité, une construction à trois.

Ne vous êtes-vous jamais lassée de danser la même pièce pendant quatre ans ?

Jamais ! Plus les choses sont écrites et plus je peux me concentrer sur l'infiniment petit, le détail. J'aime quand l'espace est très défini, parfaitement dessiné, et ne m'intéresse qu'aux contours. Cela peut sembler paradoxal, mais c'est dans la contrainte et la répétition que je puise ma liberté. J'adore travailler tout le temps la même chose ! Je n'aime pas la dispersion. Pourquoi ne pas jouer la même pièce toute ma vie ? Je me vois bien danser *b.c, janvier 1545, fontainebleau* dans dix ans !

Propos recueillis par Eléna Despatureaux



© DR

Éloge de la nébulosité

Evaporated Landscapes • Mette Ingvartsen • lundi 31 janvier à 19h et 20h30 à la salle des fêtes de l'E.P.S.M.

Mette Ingvartsen étudie volontiers les relations entre virtuel et réel. Pour cette pièce, c'est à la réalité même de la danse qu'elle s'attache.

Un paysage vaporeux et éthéré. Ici, des collines mouvantes de mousse, là, des nuages de bulles de savon, le tout constamment métamorphosé par une météorologie artificielle. Dans *Evaporated Landscapes*, les lumières, les sons comme les mutations irréelles de ces corps gazeux sont minutieusement orchestrés. Pour ne pas dire chorégraphiés. Car peut-on encore parler de danse en l'absence de vie humaine ? Cette question, Mette Ingvartsen nous la pose du haut de ses sémillants 30 ans. Cette Danoise portée sur la recherche de nouveaux formats et cadres de représentation franchit ici un nouveau cap. La danse, sans danseurs. A priori une antiphrase. Mais on n'aurait pas plus qualifié de "danse" une série de sauts sur trampoline avant de découvrir *In the Air* (2008). Une

expérience hypnotique, suspendue aux infimes modulations gestuelles des deux danseuses. En bousculant les codes établis et surtout nos attentes, cette ancienne élève de P.A.R.T.S. et collaboratrice de Xavier Le Roy (*6MonthsLocation*, 2008) nous interpelle à sa manière. N'est-ce pas ce que nous ressentons, les émotions profondes que nous vivons face aux mouvements qui nous permettent de parler de "danse" ? Les suspensions et glissements délicats d'une fumée ne nous plongent-ils pas également dans un état extatique, ou du moins empathique ? Cette pièce questionne aussi notre rapport à l'environnement, un thème que la chorégraphe a creusé dans *Giant City* (2009). Mais elle rejoint également les recherches de la Danoise sur les complexes relations entre matériel et virtuel (*Where is my privacy*, notamment), organique et mécanique (*In The Air, Out of Order*, 2004). Pour s'en convaincre, ne reste qu'à tenter l'expérience... **Judith Oliver**

AVANT- PREMIÈRES

Brillant touche-à-tout !

b.c, janvier 1545, fontainebleau • Christian Rizzo • lundi 31 janvier à 21h30 au Vivat

Devenu un acteur important de la danse contemporaine en région Nord-Pas de Calais, Christian Rizzo n'avait pourtant rien pour y trouver sa place. Mais chorégraphe, enseignant et médiateur, il partage aujourd'hui sa vision plastique de la danse avec de nombreuses institutions. Retour sur une greffe réussie.

Originaire du sud de la France, Christian Rizzo n'est pas venu vivre dans la région Nord-Pas de Calais par choix personnel, mais parce que le Vivat a été l'un des premiers théâtre à lui proposer de diffuser le spectacle qui l'a découvert : *autant vouloir le bleu du ciel... et m'en aller sur un âne* (2005). L'année suivante, le Vivat fera plus que proposer un de ses spectacles, il co-produit *jusqu'à la dernière minute, on a espéré que certains n'iraient pas*.

C'est enfin grâce à la proposition de l'Opéra de Lille, de devenir artiste associé jusqu'en 2012 avec sa compagnie, l'association Fragile, qu'il se décidera vraiment à déménager. Le choix n'était pas évident ni la perspective d'acclimatation. Il déclare lui-même : "Je ne m'attendais pas à retrouver ici la même convivialité que dans le sud de la France".

Bio

Né en 1965 à Cannes, Christian Rizzo débute sa carrière artistique à Toulouse où il monte un groupe de rock et une marque de vêtement, il se forme ensuite aux arts plastiques à la villa Arson à Nice et part exercer son métier de styliste, à Paris de 1985 à 1990. Attiré par le milieu de la danse, il y fera des rencontres qui l'amèneront à s'intéresser à ce moyen d'expression et à se former auprès de Mathilde Monnier qui le dirigera dans *Face Nord* (1991). Interprète, il acquiert une première expérience de chorégraphe, en assistant Mark Tompkins, dans *Under my skin* en 1996. En 2003, l'Ecole des Beaux-Arts de Toulouse lui décerne le Grand prix danse/révélation chorégraphique. Il se produit avec la compagnie l'Association Fragile qu'il a fondée en 1996. **Martine Blache**



© Marc Damage